



Marc WETZEL*
POUR SALUER SALAH STÉTIÉ !

Cet ex-diplomate libanais est, on le sait, un des plus grands poètes d'expression française, dont l'œuvre, abondante et virtuose, a été étudiée et louée par les meilleurs (Michel Deguy, Pierre Oster, Michael Edwards, Pierre Brunel, James Sacré, Béatrice Bonhomme, Claude Fintz, Marie Joqueviel-Bourjea...). Mais c'est d'abord l'homme de pensée que je voudrais ici, brièvement, saluer et présenter ; la lecture de ses *Carnets du Méditant* (une admirable suite d'aphorismes, publiée chez Albin Michel en 2003) m'a profondément touché et instruit. Ce livre, comme on va voir, est extraordinaire d'élégance, de justesse et d'intégrité. Qu'un homme de mots et d'images puisse montrer, comme Valéry ou Bonnefoy, une telle puissance de pensée, étonne et enchante. Pour en donner juste idée, je reproduis d'abord un petit recueil (ludique, mais fidèle) de citations de ces *Carnets du Méditant*, -

tel qu'il avait été lu, à Montpellier, en amorce d'une soirée d'hommage à notre auteur en 2014, me permettant de le faire suivre de trois petits temps (Le monde est libre/ Le mystère se mérite/ Le salut se nuance) de « commentaire » de ce petit livre, que je crois rare et décisif.

(Les citations du livre — toutes ici en italiques — sont paginées, non selon l'édition première, désormais peu accessible, mais dans leur heureuse republication intégrale au sein du fort volume des *Œuvres* (« En un lieu de brûlure ») (Robert Laffont, Bouquins, 2009). L'indication double concerne, dans cette édition, la page et le numéro du paragraphe en elle.

1. Quelques-uns des aphorismes, d'abord :

« Je suis un esprit complexe, mais uni » (réponse à une question de P. Ahnne, 2015).

Qui a dit la phrase la plus optimiste du monde ? Salah Stétié :

Un bonheur ajoute au bonheur ; un malheur enlève au malheur (700).

Qui a dit la phrase la plus pessimiste du monde ? Salah Stétié :

La sagesse ne sert à rien puisque son ambition finale est de communiquer l'intuition du rien (793).

*

Qui a écrit la phrase la plus féministe du monde ?

Longue flamme de velours incombustible : la femme (770-7).

* Professeur de Philosophie, poète et critique littéraire. Auteur de nombreux ouvrages, dont *La Méchancelé*, Quintette, 1986 ; *Les promenades d'un rêveur solitaire*, Climats, 1996 ; *Petit vocabulaire de l'imaginaire*, Quintette, 2000 ; *Pitié pour le passé ou les tribulations de Marcel Cogito*, Éditions du Rocher, 2002 ; *Les Passions*, Quintette, 2002...

Qui a écrit la phrase la plus misogyne du monde ?
Les femmes, ces cariatides molles... (768-5). *On les compare aux étoiles pour que, s'en allant, elles emmènent avec elles tout ce bazar céleste – qui fait mal.* (721-10).

*

Qui a écrit la phrase la plus anti-chrétienne du monde ?
En inventant la folie de Dieu, le christianisme croit légitimer la folie des hommes (760-2).
Qui a écrit la phrase la plus pro-chrétienne du monde ?
Le Christ au pied de la croix : « Si je ne le fais pas, qui le fera ? ». *Et il grimpe* (790-5).

*

Quelle est la phrase la plus hypocondriaque du monde ?
Chers organes ! Voici qu'avec le temps vous me donnez l'heure. Même si votre montre avance un peu... (697-7).
Et celle qui guérit de toutes les hypocondries ?
Chacune de nos infirmités nous désespère. Leur somme nous console (739-7).

*

Quelle est l'idée la plus défaitiste sur le métier d'écrivain ?
Écrire ce qu'on sait avec des moyens qu'on ne sait pas.
Quelle est l'idée la plus volontariste sur le métier d'écrivain ?
Écrire, c'est donner tout leur courage aux mots. (773-7)

*

Quelle est la phrase la moins mystique du monde ?
Il faut vraiment que ce monde-ci soit inhabitable, pour qu'un autre monde, inconnu et de seuil pourri, soit dit « meilleur » ! (709-1).

Qui a dit la phrase la plus mystique du monde ?
Dieu est tonnerre. On en fit un paratonnerre (692-5).

*

Quelle est la phrase la plus décourageante du monde ?
Histoire : beaucoup de brutes pour rien (709-3).
Quelle est la phrase la plus encourageante du monde ?
L'eau du robinet redeviendra nuage : échec aux réalistes ! (695-11).

*

Qui a écrit la plus drôle des caractérisations de la mort ?
Cette voisine qui vous fait des avances (772-2).
Et la moins drôle ?
Cette visiteuse qui est chez elle (767-2).

*

Quelle est la phrase qui console de ne pas réussir à dormir ?
Nuit blanche fait de chaque veilleur un comptable (746-10).
Quelle est la phrase qui tue les insomniaques ?
La mort : un oreiller. Mais pas d'oreilles (708-11).

*

Qui a dit la phrase la plus limpide du monde ?

Poésie : un singe qui respire une rose (689).

Qui a dit la phrase la plus opaque du monde ?

Le malheur nous apprend la complexité de la vie ; le bonheur sa simplicité ; et pourtant, c'est le bonheur le plus complexe ! (731).

*

Que se dit à lui-même le désespéré ?

Nous attendons tous une revanche. Elle ne viendra pas. Pas de brèche : l'air se rétrécira. Nous mourrons emmurés (777-10).

Que suffirait-il qu'ajoute ce désespéré pour ne plus jamais l'être ?

L'emmuré promène son mur (689-8).

*

Quelle est la phrase la plus résignée du monde ?

L'arbre généalogique est le seul qui mange ses fruits (687-6).

Et la plus insurrectionnelle ?

Avis à Dieu ! : je ne veux être jugé que par un fou. Mon semblable (772-9).

*

La phrase la plus « habitée » du monde ?

Le mystère est le don du visiteur. Le visiteur parti, le don reste (739-5).

Et la plus inhabitable ?

Le fond de la vie est l'inquiétude. Le fond de l'être est la sérénité. Le fond de tout, l'indifférence (708-4).

*

Et enfin :

La phrase la plus évidente du monde ?

Être jeune, c'est affronter la vie avec des idées. Vieillir, c'est retarder la mort par des images (777-7).

Et la plus énigmatique ?

Nous avons tous un jour, par mégarde, avalé notre clé. Depuis, nous vivons tous dehors (757-4).

2. Un petit commentaire ensuite :

Le monde est libre :

Cette forte intuition ne signifie bien sûr pas que l'univers est autonome, a le choix de soi, peut s'afficher désinvolte, relâché ou licencieux, mais simplement que : avant d'être pour nous, l'univers est pour lui-même. Le réel est à son compte, ne pouvant naturellement miser que sur lui-même pour se produire. L'infini est à lui-même son atelier, son infirmerie, son égout, sa session de rattrapage, sa poussière et le tapis même où la glisser. Il travaille d'abord à soi, même quand l'homme le fait (jamais purement, toujours imparfaitement) travailler pour l'homme. « *L'affaire du blé* », dit Stétié, « *n'est pas le pain, mais le soleil* » (783-12) : ce qui importe au blé, ce n'est pas du tout la farine qu'on va le faire devenir, mais la lumière dont il se fait advenir. Ou bien : « *L'avenir de la source est la source, non le fleuve. Ne sois jamais fleuve* » (765-5), et — plus directement encore — « *L'eau n'a pas de regard pour la soif* » (772-10). Tout vrai poète a la tête cosmocentrique, et il en est un.

Ici, le monde est d'abord un effort (un effort de fécondité, un effort de cohérence, un effort de complétude), et nous devons, même pour nous opposer à lui, nous inspirer de son entreprise, respecter son travail immémorial et sans témoins, même s'il nous nuit, même quand il nous faut le contrer ou le détourner. Le monde a la préséance, lui qui, toujours moins que nous, existerait par chance, ou de justesse. « *L'arche de Noé aurait pu sombrer* » (721-7). Mais aussi toutes les espèces sont remplaçables, même la pensante, puisque la vie évolue (et recolle à soi) par cet entre-remplacement même. « *Dieu n'est pas un collectionneur. Il casse, et il remplace* » (715-8). Certes, nous avons une chance de penser dont l'univers ne semble pas disposer : nous pouvons mettre de l'ordre dans nos images, et juger nos idées ; mais l'esprit est seul, il est perplexe, il est peut-être masochiste : « *L'esprit veut perdre ; la vie veut gagner* » (739-10). La pensée, suggère Stétié, est peut-être esclave de sa supériorité même sur le monde, car que peut-elle vraiment ? « *La pensée ne fait que déplacer des trous* » (710-10). Elle nous donne certes une conscience (en nous rendant spectateurs de la présence même), mais c'est la conscience, dit plaisamment le poète, d'être « *assis sur une chaise assise dans un univers en expansion* » (711-2) — c'est un confort bien inquiétant !

Et puis est-il bien sûr que c'est la pensée que nous voulons, et elle qu'il faut transmettre ?! « *Je ne veux pas apprendre à lire, je veux apprendre à crier. Mais l'école est sourde* » (749-7), dit l'auteur, terrible.

Pourtant penser, il le faut bien (comme disait Aristote : il faut penser, car même pour penser qu'il ne le faudrait pas, il le faudrait encore). Ou, pour le dire en poète : « *On ne sort du cercle que par le centre* » (766-6). On ne sort du cercle que par notre étrange capacité de le tracer, qui s'en éloigne à jamais, qui est peut-être même le cercle trouvant les moyens de se dire adieu, se biffer lui-même dans l'étrange cérémonial de sacrifice qu'est l'abstraction, la sublimation impartiale : « *Vous ôtez l'essentiel : apparaît l'essentiel. Plusieurs degrés plus haut* » (751-10). Et s'il faut, dans la liberté du monde, penser, c'est que le mystère se mérite.

Le mystère se mérite :

On a dit de cette œuvre qu'elle avait une « illuminante complexité ». Le mystérieux, c'est la borne extérieure du compréhensible. Pour s'assurer qu'on est bien en face du mystère, il faut d'abord être allé aux limites de sa compréhension. Quand on y est, au-delà de la lucidité accomplie, qu'est-ce qui se dessine ? La lucidité ne peut bien sûr pas le savoir, mais elle seule peut mériter ce qu'elle manque et ignore.

On risque certes gros, on risque tout, à penser, puisque penser c'est choisir de ne choisir que tout. Comme dit Stétié, quand on fait le point, on risque de disparaître dans ce point (763-4). La pensée fait mal (puisqu'elle déplace sans cesse le bien), mais l'homme, justement « *progresses par démangeaisons* » (717-10). La vérité n'est pas faite pour nous consoler, mais au moins, si la pensée fait mal, fait souffrir, au moins nous assure-t-elle (et ce n'est pas rien — déjà, ce n'est plus le rien !) que le mal et la souffrance ne peuvent plus nous mentir. Même la mystérieuse iniquité du destin, l'insondable injustice de nos sorts respectifs, est transfigurée par la force de la pensée qui la formule, comme on voit dans cette extraordinaire remarque de Stétié, qui rend à la fois inconsolable et radieux : « *L'injustice à laquelle tu es soumis ne prouve pas qu'une justice existe dont la défaite serait de ne pas t'exercer en ta faveur* » (747-6). Voilà ce que peut la pensée. Même si tout l'univers, par impossible, ou

par pure ironie, l'approuvait, l'acclamait, la pensée pourrait encore jouir du luxe suprême de nier, de donner précisément tort à l'univers de lui donner raison :

« *Même si l'Univers entier prenait mon parti et plaiderait ma cause, un petit procureur serait là pour tenir tête à l'univers et le renvoyer à son délire galactique : moi. Moi, face à l'univers ; moi, plus fort que lui. La victime nourrie de son propre sang et déprimée par sa propre victoire absurde* » (742-2).

Et quand ce n'est pas nous qui contredirions l'univers, il s'en chargerait lui-même, contre nous. « *On nous retire l'aiguille sous le pied ; pour nous la planter dans les yeux* » (736-21). Oui, décidément, le mystère se mérite !

À ce compte, la poésie peut-elle nous sauver ? Le chant de la pensée peut-il quelque chose pour désenliser une à une nos vies, ou les pacifier ensemble ? Car c'est bien ici le chant de la pensée, non celui des idées : Stétié — qui, comme Valéry, a la profondeur du philosophe, mais en refuse, lui aussi, à proportion, le titre — écarte la philosophie en termes décisifs, et cruels : « *En toute pensée, il y a un squelette ; mais il ne convient pas que le squelette prime, ce que les philosophes oublient* » (734-5).

Mais alors, quel possible salut ? Stétié dit quelque chose de drôlement tragique, qui devrait clore la discussion : « *Celui qui me sauvera n'est pas encore né* » (786-1) ; c'est au moins suggérer que :

Le salut se nuance :

Nous savons bien ce que c'est, le salut. C'est quand nous arrivons à produire, à rendre possible, à permettre quelque chose à la hauteur de ce qui nous a permis. Comme dans la gratitude : on sait rendre l'amour. Comme dans la compréhension : même si les preuves sont tristes, la joie de démontrer, le ravissement d'explorer et exploiter les raisons du réel sont eux-mêmes réels ! Et l'on peut même se réjouir lucidement qu'aucune preuve ne puisse tout. Comme dit Stétié « *L'homme n'a pas besoin de preuve, mais de début de preuve. Le reste de la preuve est en lui et chacun sait qu'elle n'est pas déterminante* » (776-6). Cette malicieuse résignation, cet humour dans le deuil de soi, c'est tout Stétié, qui trouve dans la mélancolie même de quoi la guérir, quand il la définit si merveilleusement : « *un linge d'été sur une corde d'automne* » (778-8). Même quand il constate notre effarante insensibilité, notre criminel et aberrant égoïsme, il le fait avec tant de justesse qu'on se sent comme fier d'être ainsi trahi, comme comblé d'être ainsi ridiculement démasqué. Et, démasqué, il y a indéfiniment de quoi l'être : « *La chose du monde la mieux partagée, c'est la sécheresse de cœur. Toute la tragique histoire humaine témoigne de ces pulsions sèches* » (750-9). On ne peut pas lire cette phrase terrible sans entendre une sorte d'explosion, de déflagration ; mais c'est joyeux, car ce qui vient de « sauter » là, c'est exactement la baudruche qu'on prétendait ne pas être. Cela veut dire : Ayons, pour le néant de nos prétentions, pour l'absurdité de notre condition... l'oreille absolue. C'est un poète qui rit sans se moquer, sans railler (sans dresser ceux dont il riait hier contre ceux dont il rira demain !), et qui pleure sans se plaindre, sans enrager !

Infiniment drôle, comme quand il dit : « *Dès qu'il se relève du trône des cabinets, chacun est repris par l'emphase* » (745-2).

Infiniment délicat, quand il dit : « *Ce qui manque, ce n'est pas l'eau ; c'est la rosée* » (750-8).

Infiniment précis, quand il dit : « *La Lune en sait plus sur nous que le Soleil* » (792-10).

Mais aussi infiniment drôle, délicat et précis, quand il dit, à propos de la mort : « *Vieillir, c'est de plus en plus céder l'appartement à sa colocataire* » (775-3) ; ou encore : « *Marche à marche l'escalier descend*.

Avec l'homme qui fait semblant (encore) de monter » (772-8) ; ou enfin, cette phrase gentille et terrifiante, qu'on ne peut pardonner qu'à un poète : « *Chacun, son invitation à la main, frappe à la porte d'un hôte parti* » (796-6). Puisque seul un poète a le droit de nous rappeler ici, ce soir, que « *Le fond de l'air n'est ni frais ni chaud ; il est simplement effrayant* » (762-3).

Décidément, s'il y a salut, il s'apprécie, se joue à l'oreille, vient exclusivement comme nuance de vie. Comme dans l'aphorisme, donc, que sa sobriété de principe illumine : « *Faire court, c'est garder la mort dans son jeu* » (756-5). Salah Stétié est un maître de clairvoyance et d'ingéniosité. Extraordinairement exigeant, jusque dans sa générosité. Ce que son travail rend nos vies capables de voir passe à notre charge, mais ne s'oublie plus.

« *La matière nous regarde par réfraction. Mystère de l'œil fixé sur une étoile* » (758-2).

*

D'importantes revues, comme *Nunc* (mars 2008), *Europe* (novembre 2009) ou *Le magazine littéraire* (mars 2013) ont consacré un dossier à notre auteur. Un numéro spécial de la belle revue montpellieraine *Souffles (D'Orient et d'Occident)*, juillet 2014, coordonné par Maxime del Fiol, comporte un passionnant entretien (« Dimensions de la Méditerranée ») de Salah Stétié avec le directeur de la revue, Christophe Corp, en plus de textes inédits ou rares (« Méditerranée et poésie », « La nuit d'Abou'l-Qassim », « L'aube du néant », « Melencolia »)...



Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons le décès de Aziz CHOUAKI, l'un des plus grands écrivains franco-algériens (exilé en France depuis 1991) : poète, romancier, dramaturge, musicien ; des dizaines d'œuvres dont les plus connues sont *Les Oranges* (théâtre) et *L'Étoile d'Alger* (roman). « Sa langue dynamite le réel », écrit en 2017 Jean-Louis Martinelli, directeur du Théâtre des Amandiers de Nanterre, qui a monté trois de ses pièces : *Nénesse*, *Les Coloniaux*, *Une virée*. J'ai eu le bonheur d'être son éditrice, la première à publier *L'Étoile d'Alger* en France (Marsa, 1998), puis à Alger dès 1999. Dans le dernier numéro de la revue *A*, nous lui avons consacré un dossier à l'occasion de la republication de son premier roman, *Baya*. Au fil des ans Aziz était aussi devenu un ami, et mon cœur le pleure. (Marie Virolle)

« Un jour, j'ai pris un mètre cube de terre d'Algérie et je l'ai analysée avec Djaffar, un copain chimiste qui a un ordinateur. On a déduit que dans un mètre cube de terre d'Algérie, il y a du sang phénicien, berbère, carthaginois, romain, vandale, arabe, turc, français, maltais, espagnol, juif, italien, yougoslave, cubain, corse, vietnamien, angolais, russe, pied-noir, barki, beur. Voilà, c'est ça la grande famille des oranges. »

(Aziz Chouaki, *Les Oranges*, Éditions Mille et une Nuits, 1998).

